
Vera Gerling

Rencontre nantaise

En mai 1998, des étudiants de l'université de Nantes et de l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf ont participé à une rencontre sur la traduction littéraire au Centre culturel franco-allemand de Nantes. Lors de cette rencontre, également destinée à renforcer les contacts entre les deux universités jumelées depuis vingt-cinq ans, les seize participants ont travaillé sur la théorie et la pratique de la traduction, encadrés par des traducteurs professionnels et des universitaires. Cela a été aussi l'occasion de comparer les différentes formations à la traduction littéraire proposées par ces deux universités.

Première initiative du genre en Europe, le cursus « Literaturübersetzen » a été créé en 1987 à l'université de Düsseldorf. Sanctionné par un diplôme en deux langues et littératures étrangères, il dispense, simultanément, des cours de théorie et d'histoire de la traduction, ainsi que, bien sûr, des cours de traduction.¹ À Nantes, les étudiants en maîtrise et DEA peuvent choisir l'option « Traductologie », qui associe la théorie et la pratique de la traduction littéraire, et doivent remettre une traduction commentée.

Animé par Claudia Egdorf, traductrice et enseignante à l'université de Düsseldorf, le premier atelier de ces trois journées était consacré aux traductions, effectuées depuis plus d'un siècle, du poème de Charles Baudelaire, « L'albatros ». Si elles apparaissent toujours comme le résultat des capacités et des visées personnelles du traducteur, les traductions sont en

(¹) Pour une description plus complète de cette filière, voir Fritz Nies, « Apprendre le métier à l'université », *TransLittérature* n°10, hiver 1995.

même temps liées à leur temps et aux conditions de réception des œuvres littéraires. À l'époque du romantisme, le style de Baudelaire a fortement déplu. Au XX^e siècle, en revanche, ce type de poésie n'est plus une nouveauté et commence à être évalué différemment. Il n'est donc pas surprenant que la traduction de Stefan George ait marqué une nouvelle étape, et ce même pour la poésie allemande.

Ces réflexions se sont poursuivies avec l'intervention de Herbert Holl, maître de conférences, et l'un des responsables du séminaire de traductologie à Nantes. Il présente les traductions françaises d'une ode de Hölderlin, laquelle a connu maintes transformations de la part de son auteur, entraînant même une variation jusque dans le titre : « Muth des Dichters », « Dichtermuth », « Blödigkeit ». Herbert Holl montre que ce texte en « devenir » se prolonge dans les diverses traductions en langue française ; lui-même est d'ailleurs l'auteur de plusieurs d'entre elles, en collaboration avec son épouse Kza Han, qui assiste à ces journées. La multiplicité des intertextes – des diverses versions établies par Hölderlin – ne fait que compliquer la tâche du traducteur jusqu'à « l'intraduisible », pour reprendre l'expression de Geneviève Bianquis.

Les deux jours suivants sont consacrés aux travaux pratiques. En présence des traducteurs Yla Margrit von Dach (Paris), Nicole Bary (Paris) et Hans-Joachim Hartstein (Münster), les étudiants proposent leurs traductions de divers extraits du roman, *Le manuscrit*, de l'écrivain suisse Sylviane Chatelain, d'une nouvelle de Christoph Hein, « Die Krücke », et d'une autre de Herta Müller, « Schwarze Flecken ». En ce qui concerne le texte de Sylviane Chatelain, dont la traduction allemande d'Yla von Dach va être prochainement publiée, la problématique centrale réside dans le choix du temps grammatical. Dans l'original, le passé simple n'étant jamais employé, le style oral domine. En allemand, toutefois, l'usage récurrent du parfait reviendrait à réduire ce roman à un texte trop peu littéraire, en dépit de ses incontestables qualités artistiques. La discussion porte aussi sur la tendance de certains traducteurs à rendre la traduction plus liée que l'original, c'est-à-dire à réunir des phrases apparemment trop courtes, avec ajout de mots, alors que chez Sylviane Chatelain ce procédé souligne la situation sans issue dans laquelle se trouve l'héroïne et son sentiment de solitude. Autre sujet débattu : le rôle du traducteur, médiateur entre l'œuvre originale et le lecteur. Pour Yla von Dach, la tâche du traducteur consiste à reproduire non seulement la sensation de sa lecture personnelle, mais aussi une égale quantité de sensations possibles offertes par le texte.

De son côté, Nicole Bary discute la position radicale du traducteur roumain Gabriel Liiceanu affirmant que « le traducteur ne s'adresse pas au lecteur, mais à la langue dans laquelle il traduit » et qu'il veut mettre à l'épreuve – position jugée trop élitiste par plusieurs participants. L'atelier qu'elle anime permet de constater une fois de plus la difficulté de traduire une prose dense, où le style peut être le moyen de caractériser le protagoniste qui raconte son histoire, comme dans le cas de la brève nouvelle de Hein. En revanche, la subtilité réaliste du texte de Herta Müller, qui fait penser à Boris Vian, pose des problèmes très différents. Dans ce cas précis, la langue même se trouve en question et transcende la réalité naturaliste. Décider si les taches noires « forment le plancher », « sont le plancher » ou « se font plancher » suppose une interprétation du texte entier quant à la personnification des objets, la comparaison ou l'identification des faits.

Les contacts entre stagiaires et intervenants ont été fructueux et agrémentés d'événements culturels et culinaires généreusement offerts par l'université de Nantes, celle de Düsseldorf et l'Office franco-allemand pour la jeunesse. Le travail en atelier sur la traduction littéraire a été d'autant plus enrichissant que les étudiants des deux universités formaient un groupe bilingue, où l'on pouvait avoir recours à plusieurs points de vue pour dissiper des doutes concernant l'original ou la traduction. En conclusion, on a pu constater que, malgré les différences de formations, il est tout à fait possible d'établir un échange productif autour d'une activité qui passionne tous les participants.² Non seulement nous avons beaucoup appris ensemble, mais il est souhaitable d'offrir aux étudiants cette possibilité de formation hors du quotidien universitaire, surtout lorsque l'on sait qu'ensuite la traduction professionnelle ne leur laissera guère le temps de souffler.

(²) Sur ce point, voir Irène Kuhn et Sybille Muller: « Des master-classes à l'université ? », *TransLittérature* n°14, hiver 1997.